

n'existe encore que dans la fiction de ceux qui la proclament et non dans la réalité, comme il n'existe même pas un nom propre à désigner ces confuses agglomérations ethniques (les mots d'yougo-slaves ou slaves du sud sont de pures indications géographiques). Aussi « lorsque l'Autriche eut à assimiler ces populations, elle se trouva dans un très grand embarras » ne sachant « comment elle allait les appeler (1) ». Même en Russie la conviction paraît très répandue que le moment de l'union serbo-croate n'est pas encore arrivé. Vellay, dans son ouvrage cité plus haut, attribue au gouvernement russe le dessein de créer une Croatie indépendante englobant, en plus de la partie de l'Istrie à l'est de l'Arsa, avec la ville de

(1) Ouvr. cit. pag. 36. Il vaut la peine de reproduire en entier — tant il est caractéristique et intéressant — ce que LOUIS LÉGER écrit à ce propos : « Comment allait-elle [l'Autriche] les appeler ? Elle se dit : « Si nous les appelons Croates, les Croates vont les réclamer pour eux ; si nous les appelons Serbes, les Serbes les réclameront ». Et alors on inventa, pour désigner leur langue, un mot allemand : *die Landsprache*, qui signifie « la langue du pays ». Je crois, d'ailleurs, que ce mot est encore en usage aujourd'hui. Les habitants de ce pays eux-mêmes sont très embarrassés pour caractériser leur langue. Si vous interrogez un paysan dalmate en lui demandant : « Quelle langue parles-tu ? » il vous répondra : « Je parle notre langue ». Mais il ne sait pas comment elle s'appelle, et si l'on essaie d'établir une distinction dans son esprit entre le Serbe et le Croate, il n'y comprend pas grand'chose ». Et voilà les gens que l'Autriche a employés pour déraciner l'italianité de la Dalmatie et auxquels l'Italie devrait faire aujourd'hui le généreux holocauste de sa sécurité future et de sa prospérité, au nom du principe national. Si les Dalmates slaves étaient en grande majorité Serbes ou serbophiles, ainsi que l'affirment d'aucuns, les petits épisodes typiques comme celui rapporté par Léger, ne se produiraient point. La vérité est, au contraire, que le paysan Dalmate, autrefois très fidèle à Venise, bien plus qu'il ne l'est aujourd'hui à l'Autriche, n'a d'autre sentiment de dépendance que celui de sa région, et, entre lui et le Serbe, il y a quelque chose de semblable à la différence existant entre Russes et Polonais ou entre Serbes et Croates, différence que Léger lui-même qualifie de « grande, fondamentale, irréductible ».